

La liaison infanterie-artillerie [fin]

Autor(en): **Nicolas, D.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **93 (1948)**

Heft 5

PDF erstellt am: **29.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-342373>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

La liaison infanterie-artillerie

(fin.)

Saurons-nous entendre les avertissements payés au prix du sang ? Il ne suffit pas, par exemple, de vouloir être agressif. Il faut mettre l'exécutant en mesure de l'être. Or, tant que la collaboration des armes n'est pas réglée à l'échelon de celui qui conduit à *la vue* son combat, toutes les attaques échoueront. Les Américains, en Normandie, en ont fait la cruelle expérience. L'élection, habituelle aujourd'hui, de positions dans des régions bosselées, couvertes ou à la contre-pente, impose à l'assaillant l'obligation de décentraliser la liaison infanterie-artillerie *au minimum* jusqu'au Cdt. Bat. et parfois même jusqu'au chef de section ! Sinon, il faudrait admettre carrément, avec toutes les conséquences que cela comporte, que toutes nos offensives s'effectueraient sans appui direct des canons, qui se contenteront de disperser leurs obus sur des objectifs quelconques, sans que les chefs se préoccupent de savoir si ces coups peuvent profiter *immédiatement* à leurs équipes de choc. Demandons peut-être à ceux qui ont quelque pratique du combat leur opinion à ce sujet. Soyons certains par avance qu'ils ne mâcheront pas leurs mots pour taxer une telle prétention d'inconscience ou de folie furieuse. Car nous méconnaîtrions gravement l'amplification considérable de l'actuel pouvoir meurtrier des troupes, notamment de l'infanterie.

Nous touchons là, en effet, une nouvelle raison majeure de l'évolution que nous étudions.

La prolifération des armes automatiques, combinée à l'accélération presque fabuleuse de leur cadence de tir (de 450

coups, elle a passé à 1500, voire à 2000 coups par minute !) donne une énorme puissance d'arrêt au défenseur. L'assaillant ne peut espérer franchir la zone des barrages que s'il parvient à détruire, ou tout au moins « neutraliser », les mitrailleuses adverses, sous toutes leurs formes. Elle lui impose des appuis de feux plus considérables. Mais, inversement, elle permet au défenseur de s'étaler beaucoup plus largement, de diluer à l'extrême ses moyens dans le terrain.

Elle aboutit ainsi simultanément à deux résultats contradictoires : à l'accroissement de la densité des gerbes de projectiles, en même temps qu'à la diminution du nombre des armes au km². La ténuité actuelle de l'occupation, qui stupéfie justement au premier moment l'historien militaire qui vient étudier sur place le déroulement de la bataille, amenuise fortement l'efficacité des tirs sur zone de l'attaquant. Ce dernier, sous peine d'une consommation prohibitive de munitions pour des effets très aléatoires, se voit obligé d'accorder plus d'importance à la justesse de ses feux. C'est la raison qui incita toutes les armées du monde, au début de la guerre, à supprimer la nette délimitation, qui existait entre l'infanterie et l'artillerie, pour incorporer à chaque régiment de fusiliers une compagnie de canons d'accompagnement (6 canons de 7,5 et 2 ob. de 10,5 par exemple chez les Allemands). On avouait par là implicitement une certaine faillite de l'emploi classique de l'artillerie pour les tâches de soutien immédiat. Oserions-nous penser que nous en sommes préservés et que nous pouvons faire fi de cette leçon et de ce perfectionnement ?

Mais les phénomènes n'avaient point fini de réagir réciproquement les uns sur les autres. La présence de ces canons dans les rangs des fantassins, comme aussi l'existence de tous les autres tubes de moindre calibre, que les soucis de la défense antichars et antiaérienne ont fait de même incorporer à l'un ou l'autre des degrés du régiment et qui ne manquent pas d'intervenir le cas échéant contre les troupes à pied, élèvent à nouveau la force du défenseur. Elles étendent très loin son

pouvoir meurtrier en fonction du rayon d'action de ces engins et de la puissance de perforation ou d'explosion de leurs obus. Elles créent un surcroît considérable de difficultés à l'assaillant : elles le maintiennent initialement à plus grande distance ; elles lui compliquent de ce fait le repérage des armes adverses et il peinera à ajuster ses feux aux nids de résistance. Ces pièces, en outre, ne sont généralement plus justiciables des tirs de neutralisation des armes automatiques, parce qu'elles se tiennent hors de leur portée. Il faut un supplément de canons pour les contrebattre. Mais si les mitrailleuses ne leur peuvent rien, elles-mêmes, en revanche, ont le loisir de prendre celles-ci impunément à partie. Elles rendent ainsi très problématique l'emploi de la base des feux bataillonnaire, formée de mitrailleuses, telle que nous l'exerçons communément dans notre troupe comme soutien de l'attaque. De fait, on n'en entend guère plus parler dans les armées étrangères. Tout l'appui de l'offensive se donne à coups d'obus.

Du reste, un autre facteur vient diminuer encore la valeur des armes automatiques pour cette tâche-là. Servi par la dilution des effectifs, le défenseur peut beaucoup plus facilement que par le passé faire disparaître ses moyens dans le terrain en les défilant aux vues et — la plupart du temps par l'usage de flanquement — encore aux coups directs de l'adversaire. Il faut se porter en avant pour les découvrir et pour parvenir ensuite à les démolir. C'est la raison d'être des chars d'assaut. Les canons en avant ! Ceci explique pourquoi la plupart des compagnies régimentaires des canons d'accompagnement du début de la guerre ont été remplacées dans la seconde phase du conflit par des pièces autopropulsées sous blindage.

Et nous voici arrivés au fameux « Combat team » des Américains, c'est-à-dire au régiment d'infanterie possédant en propre son artillerie pour protéger l'avance à partir de l'arrière et ses unités de chars pour aller tout devant à la recherche des positions ennemies. Malgré la force de ce dispositif, les chars ne se risquent que très rarement à faire cavalier seul. Ils

se laissent suivre dans leur sillage au plus près, souvent à quelques dizaines de mètres seulement, par de l'artillerie blindée et chenillée de plus gros calibre, qui est capable de leur prêter aide en quelques instants, grâce à leur position avancée, leur mobilité et grâce à la radio qui les relie à eux.

Arrivés à ce stade, arrêtons-nous un instant pour reconnaître que l'inspecteur de l'artillerie française visait déjà, non des procédés de lutte qui se rapprocheraient de notre tactique, mais bien les modes du *combat team* lorsqu'il affirmait que c'était aujourd'hui le commandant de bataillon — et non plus le commandant du régiment — qui conduisait la bataille. Ainsi, tous les perfectionnements guerriers que nous avons passés en revue, et tout l'appoint de puissance que les blindés ont apporté, n'ont point empêché à l'étranger les commandants de régiment de se voir dépossédés par leurs subordonnés de la direction directe de la manœuvre. Ce sont les bataillons qui sont devenus les véritables unités tactiques et qui, à ce titre-là, sont chargés d'opérer la fusion des actions de tous les éléments qui concourent à la réussite de l'opération.

C'est donc encore bien plus vrai pour nous, qui ne jouissons pas de leur richesse. Ne possédant pas des canons que nous mettrions à la tête de notre progression, il nous faut suppléer à leur absence — tant bien que mal et plutôt mal que bien — par un ajustage encore plus serré des feux de nos pièces d'artillerie. Il nous faut pousser nos liaisons très loin en avant. La collaboration du fantassin et de l'artillerie devra, pour les actions offensives que nous pourrions mener, se régler en tout cas certainement jusqu'à l'échelon des capitaines ! Sinon, nous ne nous en sortirons pas !

Signalons brièvement enfin, pendant que nous y sommes, deux catégories supplémentaires de difficultés pour l'assaillant.

Elles résultent, d'une part, de la multiplication des armes perforantes légères, du type du « Panzerschreck », qui incite déjà les chars à plus de prudence. L'augmentation probable de leur portée utile reléguera ceux-ci plus en arrière. Pour

remédier à ce défaut, une partie des blindés, en tout cas, devra s'installer en appui de feux pour soutenir l'avance des autres. Elle jouera le rôle dévolu naguère, à la fois aux mitrailleuses de bataillon, aux canons d'accompagnement régimentaires et aux batteries d'artillerie d'appui direct. Elle représentera la forme moderne de la liaison infanterie-chars-artillerie.

Elles proviennent, d'autre part, du nombre croissant des armes à trajectoires courbes, aujourd'hui mortiers et lance-mines, demain très vraisemblablement armes multitubes à fusées du genre des « Nebelwerfer » ou plus simplement énormes bombes munies d'un système de propulsion « à réaction ». Ce sont des armes extrêmement redoutables dès que la situation se stabilise tant soit peu et en particulier dans tous les terrains où le fantassin doit combattre seul. Déjà à Cassino, sous les formes assez frustes sous lesquelles elles se présentaient alors — il s'agissait presque exclusivement de lance-mines du modèle courant tels que nous les connaissons dans notre armée — le danger qu'elle causait était si grand que les Alliés durent se résoudre à mettre d'urgence sur pied, du haut en bas de l'échelle des commandements, tout un service spécial de détection et de contre-batterie des lance-mines allemands. Nouvelle mission — et non des plus faciles — pour l'artillerie d'appui, car ces engins échappent normalement à la vue et, minuscules, réussissant à se blottir dans les plus petits trous du sol, ils n'offrent que des buts ponctuels, qui nécessitent des tirs très précis de l'artillerie. La petitesse des objectifs semblerait même proscrire l'emploi des canons ou des obusiers. Pourtant cette tâche ne peut appartenir qu'à eux, car aucune autre arme n'est capable d'aller atteindre les lance-mines aux endroits où ils se dissimulent pour agir. Mais pour qu'ils puissent la remplir, il faudrait, à l'instar des Américains, instituer un système de repérage bénéficiant des derniers perfectionnements de la science. En effet, tout n'est pas dit dans ce domaine. Nous sommes sur le seuil d'un prodigieux développement de la technique guerrière. L'introduction du principe du projectile

autopropulsé a révolutionné l'armement, il permet au constructeur de s'affranchir de toutes les servitudes de poids et d'encombrement des pièces, puisqu'il autorise la disparition totale du tube et de l'affût. On en arrive soit à des obus d'une masse fabuleuse, soit à des salves d'une densité extraordinaire, comme on n'en aurait jamais imaginé et dont les puissants effets destructeurs n'agiront pas seulement sur du personnel à découvert. Même s'ils étaient privés de tout pouvoir perforant, on ose fort bien concevoir que la violence de leur onde de choc pourrait suffire à mettre les équipages des chars hors de combat à l'intérieur même de leurs véhicules. Quoi qu'il en soit, nous devons considérer que les conditions s'aggraveront ici et qu'elles impliquent en contre-mesure une collaboration encore plus parfaite de l'artillerie et des autres armes.

Partout, ainsi, le rôle de l'obus grandit. La guerre se fera désormais beaucoup plus à coups de canons qu'à coups de fusils.

* * *

Il est évident que pour l'instant nous ne pouvons pas suivre tous les progrès et que, en l'absence des armes les plus récentes et les plus perfectionnées, nous devons nous contenter d'essayer de nous tirer du pétrin de notre infériorité avec les moyens du bord, quitte, en faisant preuve de réalisme, à abandonner toutes les conceptions tactiques que le développement de l'armement à l'étranger a transformées en illusions.

Parmi les améliorations immédiates que nous pouvons effectuer, la décentralisation de la liaison infanterie-artillerie constitue sans contredit une des mesures les plus propres à accroître considérablement l'efficacité de notre manœuvre tant défensive qu'offensive.

Il s'agit, nous l'avons déjà vu, essentiellement d'un *problème d'instruction pratique* des cadres. Mais aussi, comme nous le disait récemment un officier général français qui avait fait toute la guerre aux échelons moyens du commandement, cette

liaison est surtout affaire de *radios* : « des appareils de radio et encore des appareils de radio, vous n'en aurez jamais assez ! » nous répétait-il avec obstination.

L'accroissement récent et considérable du nombre de ces engins dans notre armée satisfait à cette exigence et nous ouvre des solutions que la précarité des transmissions écartaient encore naguère, sous réserve que nous assurions les longueurs d'ondes communes entre les divers types d'appareils.

A nouveaux moyens, nouvelles solutions. Les conditions matérielles étant requises, nous n'avons plus qu'à passer à la préparation intellectuelle de nos chefs et aux exercices pratiques.

A la lumière de tous ces événements et de toutes ces considérations, nous comprendrons mieux les conclusions de l'enquête française que nous avons citée au début et qui a provoqué en somme notre étude présente.

Voici les principales, celles qui nous intéressent le plus. La longueur des explications précédentes nous dispensera de les commenter longuement :

1. Conclusion :

L'OBSERVATEUR D'ARTILLERIE DOIT ÊTRE EN AVANT.

Il faut éviter tout le temps mort entre l'action de l'artillerie et l'assaut du fantassin. D'où nécessité d'avoir un observateur permettant de suivre l'opération ou un observateur d'artillerie avec poste portatif et suivant l'attaque à pied, ce qui permettrait de ne lever le tir qu'à la toute dernière minute.

Commentaires :

- a) Ce « minutage » de l'opération vaut aussi bien pour la défensive que pour l'attaque.
- b) Relevons d'emblée que l'observateur réclamé ne doit pas appartenir forcément à l'artillerie. On n'a même placé l'artilleur ici qu'en second rang. Nous en trouverons la raison plus loin.

2. Conclusion :

La liaison s'effectue jusqu'aux Cdt. de détachement mixte (c'est-à-dire, dans notre terminologie suisse, jusqu'aux Cdt. de Cp. renf.). Les Cdt. des sous-groupements tactiques (autrement dit, les Cdt. Bat.) ont toujours eu un artilleur auprès d'eux. (Les auteurs de l'enquête ajoutent que les officiers consultés ont répondu à la presque unanimité que l'on doit trouver l'observateur d'artillerie avec poste radio jusqu'à l'échelon de la Cp. ; certains officiers ont précisé de la Cp. qui attaque ; mais d'autres ont fait remarquer qu'il faut que ce soit auprès de toutes les Cp. qui vont être mêlées au combat, car on ne connaît pas d'avance le cours des événements).

3. Conclusion :

Vu l'impossibilité de fournir des Of. art. à chaque Cp., il faut dresser LES OF. D'INFANTRIE (et de chars) à régler eux-mêmes le tir de l'Art.!!

A ce propos, les auteurs de l'enquête relèvent que l'Art. est encore mal connue des Cdt. Cp. et de Bat. des autres armes qui auront à l'employer. Ils demandent, en conséquence, une instruction inter-armes aussi poussée que possible.

Commentaires :

- a) Remarquons d'abord que ce n'est pas seulement chez nous que l'on se plaint de la méconnaissance de l'Art. et de l'insuffisance de l'éducation inter-armes. Ceci ne saurait cependant constituer une excuse pour nos déficits.
- b) La transformation des procédés de tir, qui a fait de notre Groupe d'artillerie l'unité de feux, permet de libérer un plus grand nombre d'of. d'Art. (et notamment les Cdt. de batterie) pour les tâches de liaison avec l'infanterie ; elle facilite la décentralisation que nous proposons. Et puisque le tir s'effectue en groupe, ne pourrait-on pas, le cas échéant, s'affranchir des schémas d'organisation pour réaliser parfois un groupe de 2 batteries à 6 pièces, afin de réserver plus d'of. d'Art. pour les missions essentielles de la liaison ?

c) L'usage de la radio permet de choisir des solutions que l'orthodoxie eût proscrite naguère à cause du manque de moyens de transmission. Il n'est effectivement plus absolument nécessaire de posséder un observateur d'artillerie pour diriger le tir des canons. Un officier d'infanterie, armé d'un appareil radio et muni d'un très mince bagage intellectuel sur les propriétés de l'artillerie, peut fort bien se tirer d'affaire. Il n'a nul besoin pour cela de recourir au langage savant et hermétique des artilleurs, il n'a nul besoin de se livrer à des calculs compliqués, il n'a nul besoin de se préoccuper où se trouvent les batteries. Il abandonne tout ce travail aux spécialistes du bureau des calculs de l'artilleur. Il lui suffit de signaler l'emplacement du but, en se référant éventuellement à un autre point plus marquant que l'artilleur peut voir ou à l'aide des coordonnées. Il lui suffit ensuite de corriger le tir à l'aide des points cardinaux et de l'appréciation de la grandeur des écarts mesurée en mètres :
par exemple : déplacer le tir de 50 m. plus à l'ouest ! etc.

Ne commençons pas par nier cette possibilité sous quel prétexte que ce soit. Personnellement nous sommes convaincu que notre armée réussirait fort bien à donner la formation suffisante à nos officiers. Qu'on le veuille ! Et l'on trouvera certainement les voies pour y parvenir.

4. Conclusion :

L'observateur d'artillerie doit souvent prendre l'INITIATIVE du déclenchement des feux de l'artilleur sans en attendre l'ordre du Cdt. tactique.

5. Conclusion :

Il faut proscrire les liaisons trop compliquées, passant par trop d'instances. La seule liaison sûre et suffisamment rapide est la liaison directe de l'exécutant-combattant à l'artilleur. Les liaisons radio de l'artillerie doivent être toujours doublées.

6. Conclusion :

Les concentrations de feux d'artillerie, si leurs résultats matériels restent souvent assez maigres, exercent toujours, en revanche, un effet moral considérable sur l'adversaire, même sur ses troupes blindées. Il est incontestable que le char craint le barrage d'artillerie et que plusieurs attaques de blindés ont été stoppées uniquement par des tirs d'art.

Commentaire :

Il s'agit ici, non de l'usage particulier des canons contre des chars en tir direct avec des projectiles spéciaux perforants, mais de l'emploi le plus classique des batteries sous forme de tirs indirects de barrage au moyen d'obus ordinaires.

Ces succès paradoxaux, que les plus optimistes n'eussent pas osé espérer, démontrent que, en paix, l'on base trop ses calculs sur les effets matériels, facilement mesurables, des armes et que l'on a tendance à oublier l'homme avec toutes ses réactions physiques et psychiques. Ainsi l'équipage d'un char, bien que parfaitement à l'abri, sous son blindage, des coups directs et des éclats, n'en subit pas moins — et peut-être même avec une intensité plus forte à cause de certains phénomènes de réflexion à l'intérieur d'une chambre mal close — le tintamarre et le souffle des explosions, la compression et la dépression dues à leurs ondes de choc. Il peut en être totalement hébété, jusqu'au point d'être momentanément hors de combat. Il vit en même temps dans l'appréhension constante d'un coup de plein fouet qui fausserait le jeu de sa tourelle ou de son canon et le rendrait impuissant, prisonnier de sa gangue d'acier. Cette tension nerveuse suffit parfois à briser son agressivité sous les feux de l'artilleur. Cette leçon, seule l'expérience de la guerre pouvait nous la procurer.

7. Conclusion :

Contre du personnel à découvert, le tir fusant est préférable au tir percutant. Si l'efficacité matérielle du tir fusant ne dépasse

que quelquefois celle du second, son effet moral est dans tous les cas beaucoup plus considérable. Il faut signaler l'effet meurtrier du tir d'artillerie dans les bois ; de brèves concentrations, même avec une faible densité d'obus (12 coups à l'hectare) ont produit de véritables ravages. Les obus percutants, éclatant dans les couronnes des arbres, donnent un effet comparable à celui du tir fusant bas, parfaitement réglé.

Commentaire :

- a) Pour nous qui recherchons en principe le combat sous bois, veillons à cet effet des salves d'artillerie. Notre troupe a trop tendance à se croire en forêt, non seulement hors des vues, mais encore loin des coups et à négliger de ce fait la recherche ou la confection d'abris recouverts qui la préserveraient au minimum des éclats, tombant verticalement. Il y a là toute une éducation à faire.
- b) Le tir fusant qui avait été abandonné durant le premier conflit mondial à cause de l'imperfection des fusées et de la complication des réglages reprend vogue grâce au développement de la technique qui a créé la fusée automatique à fonctionnement radioélectrique.

8. *Conclusion :*

Le fantassin peut et doit s'approcher, selon les circonstances, de 100 à 300 mètres au maximum des tirs d'artillerie.

Pour le calibre de 105, c'est-à-dire pour le canon actuel de campagne :

- 100 m. = la portée-limite pratique des éclats efficaces ;
- 300 m. = la portée-limite des éclats de culot ;
- 800 m. = la portée-limite des gros éclats accidentels.

9. *Conclusion :*

La densité des jeux nécessaire pour neutraliser :

- a) *de l'infanterie, doit comporter 40 coups à l'hectare ;*
- b) *des armes installées, doit comporter 80 coups à l'hectare.*

En fait, pour ne pas gaspiller des munitions, on s'est contenté le plus souvent de 25 coups à l'hectare ou par 100 m. de front.

10. Conclusion :

La densité de l'artillerie nécessaire pour les différents genres d'opérations serait la suivante :

a) *pour l'exploitation, la poursuite : 1 à 2 Gr. art. par Rgt.*

b) *pour l'attaque :*

— *certaines officiers réclament 1 GR. ART. PAR CP. ATTAQUANTE !!*

— *d'autres : 2 Gr. de 105 et 1 Gr. de 155 par Rgt.*

— *les derniers disent : donner le maximum, on n'a jamais trop d'Art. !*

c) *pour la défensive :*

— *certaines of. demandent 2 Gr. Art. par Rgt.*

— *d'autres, comme pour l'offensive : 2 Gr. de 105 + 1 Gr. de 155 par Rgt.*

— *les derniers enfin : soit beaucoup d'Art. lourde, soit 2 à 3 Gr. Art. avec, en cas de besoin, le double ou le triple (sans compter les tirs de contre-batterie !)*

Résumant ces diverses opinions, les auteurs de l'enquête concluent à leur tour que le Gr. Art. organique actuel du Rgt. (chaque Rgt. d'inf. avait reçu comme « combat-team » un Gr. Art.) EST UN MINIMUM RAREMENT SUFFISANT ; ils proposent en conséquence d'attribuer à chaque Rgt. d'infanterie à l'avenir 1 RGT. ART. DE 2 GR. DE 105 (24 canons) et 1 GR. ART. DE 155 (8 canons), soit au total 32 canons !

Commentaire final : C'est sur ces chiffres des dotations d'artillerie que nous bouclerons notre longue étude. Soulignons bien qu'ils ne proviennent pas de maîtres théoriciens ès tactique ou d'artilleurs de cabinet trop imbus de leur arme. Ce sont des dotations qui ont été jugées indispensables par

des combattants qui avaient acquis une longue expérience au feu, au contact de la terrible réalité de la guerre. La comparaison de l'abondance de ces moyens avec la modestie de ceux dont nous disposons, doit nous procurer matière à amples et — souhaitons-le ! — à salutaires méditations. Contribuant peut-être à nous libérer de certains préjugés ou de quelques illusions tenaces, elle nous fournira une appréciation plus juste de nos forces et de nos possibilités. Nos chefs militaires pourront, en claire connaissance de cause, assigner à leurs troupes des objectifs à la portée de leur pouvoir, en évitant de le surestimer et sans plus se laisser entraver par une arrière-pensée quelconque née d'un complexe d'infériorité.

La troupe, sachant que le but est à sa grandeur, se vouera corps et âme à sa mission de l'atteindre.

Mais la volonté des chefs et l'énergie des subordonnés ne sauraient point encore suffire, si farouches soient-elles. Il faut leur livrer le métier et l'instrument de la réalisation. Notre faiblesse relative exige justement que nous tirions l'efficacité maximum de tous nos moyens.

Voilà pourquoi, parmi toutes les autres améliorations que nous pourrions concevoir, il faut accorder tout son prix au perfectionnement de la collaboration de notre fantassin et de notre artilleur. Voilà pourquoi il faut nous hâter de l'obtenir. Lui aussi est à la mesure de nos moyens. Correspondant au mieux à l'évolution récente des procédés guerriers, il ne contribuera pas peu à renforcer la valeur combative de notre armée.

Lt.-col. E.M.G. D. NICOLAS.

ERRATA

De petites erreurs d'impression s'étaient glissées dans la première partie de cet article, paru dans le N° 4 de notre Revue. Nous vous prions de bien vouloir procéder aux rectifications suivantes :

Page 169, 3^e alinéa, 2^e ligne, lire : technique *et* la transformation, au lieu de : technique de la transformation.

Page 173, avant-dernier alinéa, première ligne, lire : Puisque l'efficacité maximum des feux seule, au lieu de seuls.